

partager le bien-être que je me serai assuré... Mais comme je suis délicate, malade, et comme certaines scènes pourraient me causer une impression dangereuse, vous trouverez bon, je l'espère, que ma fille et moi nous quittions la Bastide, pour nous retirer à ma propriété de Laborde. Là, nous attendrons la fin de vos embarras, et sans doute vous ne tarderez pas à nous rejoindre.

—Et moi, madame, répliqua M. de Vaublanc avec ironie, je compte bien que vous ne me causerez pas le chagrin de me quitter pendant cette crise. Vous ne voudrez pas me priver des consolations que je pourrais trouver dans la présence de ma fille, dans la vôtre, quand l'événement arrivera.

—Quoi ! monsieur, tenez-vous tant à me montrer cette maison envahie par des huissiers et des gens de justice ? Ne sauriez-vous pas m'épargner ces pénibles émotions ?

—La place d'une bonne et tendre épouse n'est-elle pas auprès de son mari ?

—Monsieur, ceci est de la cruauté, de la tyrannie... je partirai, malgré vous !

—Madame, ceci est de la révolte, et si vous méconnaissiez à ce point mon autorité... Mais, allons ! Léocadie, poursuivit le comte en reprenant sa voix caressante, ne nous emportons pas, cessons des menaces que ni vous ni moi nous n'oserions réaliser sans doute... Prenez confiance dans votre mari, dans le père de votre fille, qui vous aime l'une et l'autre et ne voudrait pas compromettre votre repos, votre avenir. Signez ce papier ; nous n'aurons plus à craindre aucune de ces extrémités si honteuses et si cruelles dont vous parlez.

—Je ne le veux pas, je ne le dois pas ! répondit madame de Vaublanc en s'agitant avec angoisse ; s'il faut l'avouer, mon père, que j'ai eu le malheur de perdre il y a peu d'années, s'était effrayé de la fièvre de spéculation dont il vous voyait atteint, et il m'a fait promettre en secret que je ne consentirais jamais, quelles que fussent vos instances, à aliéner les biens de ma dot. Ce fut lui qui désigna le notaire Billardin pour me servir de conseil, et Billardin suit à la lettre ses instructions... Vous respecterez, j'en suis sûre, monsieur, des scrupules de conscience qui ont une pareille origine.

—Eh ! votre père, madame, reprit M. de Vaublanc dans un transport de colère, n'était rien de plus qu'un obscur marchand de savon qui a usé toute son intelligence à s'enrichir... Vous feriez mieux de suivre les inspirations de votre cœur, les prescriptions de votre devoir, que les conseils, posthumes ou non, de votre père.

La comtesse se leva impétueusement.

—Vous méprisez mon origine, vous outragez la mémoire de mon père ! dit-elle hors d'elle-même ; c'est horrible, monsieur, et Dieu vous punira de cette mauvaise action ! Quant à moi, je ne signerai pas ce papier... Employez la force, si vous le voulez, frappez-moi... tuez-moi... Mais je ne signerai pas... jamais, jamais !

Elle fut prise d'une violente attaque de nerfs.

C'était alors que M. Vaublanc avait fait appeler Emma. On transporta la comtesse, presque sans connaissance, dans sa chambre, où sa fille et les femmes de la maison lui prodiguèrent les secours les plus empressés. Elle ne tarda pas à reprendre ses sens, et son premier mouvement fut pour renvoyer les personnes qui l'entouraient.

—Laissez-moi, dit-elle d'un ton brusque ; je n'ai plus besoin que de repos.

En effet, madame de Vaublanc avait l'habitude, à la suite de ses crises, de rester quelques heures enfermée chez elle ; aussi les femmes se retirèrent-elles sans répliquer. Mais Emma, tout en larmes, demeura près de sa mère. La comtesse s'en aperçut et se souleva impatientée sur son lit de repos :

—Laissez-moi aussi, Emma, reprit-elle ; je suis bien... fort bien... et je veux essayer de dormir. Allez trouver votre père ; si cruel qu'il ait été pour moi, je ne prétends lui enlever ni votre estime ni votre tendresse.

—Cruel ! lui ? répéta Emma en pleurant plus fort. Ah ! chère maman, il faut alors qu'il soit bien malheureux, car il s'est toujours montré si affectueux et si bon !

—A merveille, mademoiselle ; et c'est moi qui le ronds malheureux, n'est-ce pas ce que vous voulez dire ? J'étais bien sûre que vous prendriez parti contre moi... Je suis une pauvre abandonnée parce que j'ai eu l'énergie... Mais, encore une fois, laissez-moi et revenez seulement lorsque je vous ferai prévenir.

La pauvre Emma ne voulait pas s'éloigner ; enfin, craignant que son insistance ne déterminât une nouvelle crise, elle déposa un baiser sur la main de sa mère et sortit. Cependant, elle resta encore un moment derrière la porte, écoutant avec inquiétude. Comme tout demeurait silencieux dans la chambre de la malade, et comme on pouvait croire que la comtesse, s'étant réellement endormie, elle se souvint que son père aussi devait avoir besoin de consolations, et elle se retira sur la pointe du pied pour se rendre au cabinet du comte. M. de Vaublanc ne s'y trouvait déjà plus. Emma entendit sa voix dans le salon de marbre, mêlée à d'autres voix irritées. Redoutant de nouveaux malheurs, elle courut au salon.

Le comte y était, en effet, pâle, le front crispé. A ses pieds on voyait les fragments de l'acte que la comtesse avait refusé de signer et qu'il venait de déchirer en présence du notaire Durand et de Fortin.

—Messieurs, disait-il avec effort, j'ai prévu toutes les conséquences de ma décision, et je suis prêt à les subir... Pardon, mon cher Durand, continua-t-il en s'adressant au notaire ; je vous sais gré de votre bonne volonté, mais je n'avais pas assez réfléchi en prenant un engagement dont madame de Vaublanc vient de me faire comprendre le danger ; je vous tiendrai compte de vos frais d'acte et de déplacement.

—Voilà une affaire fort désagréable, répliqua le notaire avec humeur ; j'avais eu une peine infinie à me procurer ces deux cent mille francs, et, au moment où je crois les difficultés levées, il se trouve que j'ai perdu mon temps... Mais songez-y bien, monsieur le comte, plus tard il ne sera pas possible de revenir sur votre refus ; dès demain les fonds recevront une autre destination, je vous en avertis ; les bons placements ne manquent pas à mon étude !

—Vous agirez comme vous l'entendrez, répliqua Vaublanc avec un soupir.

—Allons donc, monsieur Durand, reprit Fortin à son tour avec indignation, vous, homme d'expérience, êtes-vous dupe d'une pareille comédie ? Ne voyez-vous pas qu'on veut se jouer de nous, qu'on a jamais eu l'intention de signer l'acte dont il s'agit ? On n'aura garde de se désaisir de ses biens ; on est bon mari et bon père ; on se doit à sa famille... On restera riche du chef de sa femme et de sa fille ; on continuera d'habiter un château, d'avoir une table somptueuse, de se promener dans une belle voiture, de vivre en grand seigneur, et, pendant ce temps, on laissera ses créanciers se dépêtrer comme ils pourront du gâchis où on les a mis.

—Assez, monsieur... Taisez-vous et sortez ! cria M. de Vaublanc indigné.

—Je ne veux pas me taire et je sortirai quand il me plaira, répliqua l'entrepreneur avec grossièreté ; ou bien si je sors d'ici, j'y rentrerai bientôt avec mon huissier, et alors vous en sortirez à votre tour. J'ai obtenu un jugement contre vous, vous le savez bien, et je ne me laisserai pas plus longtemps tromper par vos grands airs et vos belles paroles.

—Misérable ! gronda le compte.

Et il s'avança vers Fortin pour le frapper.

Mais il fut retenu par Durand, tandis que sa fille se précipitait au-devant de lui en s'écriant :

—Mon père, au nom du ciel, songez à ce que vous allez faire ! M. de Vaublanc se calma tout à coup et parut regretter son emportement. Après s'être dégagé des étreintes du notaire et de celles d'Emma, il reprit avec dignité, quoique sa voix fût encore un peu tremblante :

— Vos insultes ne sauraient m'atteindre, monsieur Fortin ; et jusqu'à ce que vous veniez me déposséder de cette maison au nom de la loi, je suis le maître ici, ne l'oubliez pas... Quant à vos menaces, je les brave ; loin de vous demander aucune